

**(Sur)interprétation et malentendu:
quelques réflexions
à propos de l'épistémologie des études littéraires**

Anastasia de LA FORTELLE

Université de Lausanne

Résumé:

Prenant comme point de départ la question «peut-on considérer encore aujourd'hui qu'une œuvre littéraire contient implicitement une suggestion sur l'itinéraire interprétatif à (ne pas) suivre et qu'en refusant de déchiffrer cette suggestion, on risque d'entrer en mésentente avec l'objet même de l'interprétation?», l'article propose un parcours à travers les différents paradigmes épistémologiques dont les uns se trouvent plus accueillants que d'autres pour les notions de malentendu et de surinterprétation. Si pour l'herméneutique romantique, le problème de l'interprétation se pose d'emblée à travers la dichotomie compréhension/mécompréhension et que le malentendu peut être évité grâce à la réduction de l'écart entre la signification sémantique et l'intention dianoétique et à la reconstruction du contexte initial de création, – pour l'herméneutique (post)-heideggerienne, la distance temporelle et historique n'est plus considérée comme un obstacle à l'entendement adéquat: l'idée de ce dernier inclut désormais celle d'appropriation/actualisation du sens, constitutives de tout acte interprétatif. Un retour sur la controverse Umberto Eco / Richard Rorty permet de s'interroger sur la cohérence et les limites de deux approches théoriques diamétralement opposées dont la confrontation conduit à la «mise à nu» des fondements ontologiques et épistémologiques du discours métalittéraire sur le malentendu.

Mots-clés: interprétation, malentendu, surinterprétation, lecture, herméneutique, essentialisme, néo-pragmatisme, épistémologie, signification, sémiotique, norme, utilisation, usage, cohérence, appropriation, actualisation

1. INTRODUCTION

Peut-on mal entendre un texte littéraire?

Si le malentendu est, entre autres, une «divergence d'interprétation sur la signification de propos ou d'actes entraînant un désaccord»¹, peut-on considérer encore aujourd'hui qu'une œuvre littéraire contient implicitement et nécessairement une suggestion, voire une instruction sur l'itinéraire interprétatif à (ne pas) suivre et qu'en refusant de déchiffrer cette suggestion, on risque d'entrer en désaccord, en mésentente avec l'objet même de l'interprétation? On le sait, ces interrogations alimentent, depuis longtemps, les débats théoriques contemporains sur l'interprétation (en tant qu'art de comprendre et d'expliquer) et peuvent, formulées de diverses manières, structurer la réflexion métalittéraire sous différents axes – aussi bien quand elle s'interroge: «Qu'est-ce qu'un auteur?», que quand, se plaçant du côté de la réception, elle analyse le lecteur comme principe constructif et explicatif du texte littéraire.

Ce dernier, devenant interprète, se retrouve devant deux paradigmes de lecture opposés dont l'un est beaucoup plus «accueillant» que l'autre pour la notion de malentendu et dont la confrontation peut être illustrée par un exemple bien connu.

Dès l'origine, l'ambition formaliste de créer «une science littéraire autonome à partir des qualités intrinsèques du matériau littéraire»² se référerait à une vision précise de la lecture du texte qui serait, plus tard, largement adoptée par différentes écoles de pensée théorique: une lecture objective, méthodique, analytique, rapprochée, libérée au maximum de toute empreinte individuelle et débouchant sur un type d'interprétation et d'analyse littéraires, elles aussi, définies – exclusion des valeurs idéologiques et cognitives, approche différentielle basée sur l'analyse de relations et non de phénomènes isolés, stricte spécification épistémologique, méthode empiriste, retour «positiviste» au matériau concret.

Cette approche est à l'opposé de celle que pratiquait l'adversaire immédiat de l'école formaliste, la critique symboliste (procédant par une méthode appréciative et subjective, des jugements d'ordre esthétique, l'instauration de hiérarchies et une approche inclusive – effacement des frontières entre les discours philosophiques et littéraires)³, mais également son adversaire non immédiat (dont l'influence, certes, souvent indirecte se faisait néanmoins sentir dans certains textes critiques symbolistes): la pen-

¹ Cf. <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/malentendu>; site consulté le 1^{er} mars 2016.

² Eichenbaum 1925 [2001, p. 31].

³ La controverse sur différents types d'approche – lecture et interprétation – d'un texte littéraire, ayant opposé au début du XX^{ème} siècle les formalistes russes, entre autres, à la critique symboliste, rappelle celle confrontant, à la fin du XIX^{ème} siècle en France, la critique historique et scientifique à la critique impressionniste (cf. Compagnon 1998, p. 164).

sée herméneutique.

2. MALENTENDU ET HERMÉNEUTIQUE

Bien évidemment, c'est à l'intérieur du paradigme herméneutique – où la stratégie dominante de l'analyse littéraire, à la différence de la stratégie formaliste (dont le but est de comprendre comment fonctionnent les textes indépendamment de leurs significations cachées), porte sur la recherche et la découverte, par-delà la signification première, directe, immédiate, d'un (de) sens latent(s) recelé(s) par le texte-objet de l'interprétation – que la question du malentendu se pose avec constance et insistance.

Et s'il est vrai que le malentendu en tant que mésinterprétation, discordance du sens, apparaît comme une importante notion opératoire dans le paradigme sémiotique, notamment linguistique, où il renvoie à une faille de communication et d'échange, il est vrai également que l'herméneutique, dès ses débuts liés au nom de F. Schleiermacher⁴, a posé le problème de l'interprétation à travers la dichotomie compréhension/mécompréhension. S'«il y a herméneutique là où il y a mécompréhension»⁵, l'art d'interpréter ne peut atteindre ses finalités qu'en évitant cette dernière qui, à son tour, comme l'a précisé plus tard H.-G. Gadamer, vient «de l'éloignement dans le temps, du changement des habitudes linguistiques, des transformations dans le sens des mots et dans les modes de pensée»⁶.

La réduction de l'écart entre la signification sémantique et l'intention dianoétique, à travers une reconstruction du contexte initial de création et une attention particulière portée à la genèse subjectivo-psychologique du discours littéraire, représente pour Schleiermacher une méthode sûre pour prévenir les manquements à la compréhension, les failles de l'entendement. La doctrine romantico-historiciste schleiermachérienne – qui, effectuant un important tournant méthodologique et épistémologique au début du XIX^{ème} siècle, se révolte aussi bien contre l'ontologisme de la poétique et de la rhétorique aristotéliennes, que contre le paradigme kantien du sujet transcendantal (porteur d'un esprit impersonnel) – s'appuie sur la méthode que son auteur qualifie de divinatoire, où la divination est une empathie intuitive avec le «tu» d'autrui représentant un sujet empirique, «factuel», dans toute son originalité.

On le sait, ce principe historico-génétique, propre à la théorie romantique d'un F. Schleiermacher, non seulement est rejeté par nombre de

⁴ F. Schleiermacher a été le premier à avoir vu dans l'élaboration de principes universels de compréhension la tâche de l'herméneutique générale et à avoir voulu faire de cette dernière une vraie méthode (cf., par exemple, Kosikov 1998, p. 12).

⁵ Schleiermacher 1819 [1987, p. 122].

⁶ Gadamer 1982, p. 31.

démarches interprétatives, notamment d'inspiration formaliste (celles qui tendent justement à démontrer comment fonctionne le texte indépendamment des sens latents qu'il recèle), mais a également trouvé ses dénonciateurs à l'intérieur même du courant herméneutique.

On se souvient qu'à partir de M. Heidegger – qui ne lie pas l'interprétation à une méthode, n'y voit pas un mode spécifique de connaissance, mais perçoit l'activité interprétative comme une donnée ontologique fondamentale de l'existence humaine – la distance historique n'apparaît plus comme un obstacle qu'on doit éliminer ou contourner. La méfiance philologique d'un Schleiermacher envers l'écart temporel et les fausses actualisations est abandonnée par l'herméneutique (post)-heideggérienne qui cesse de voir dans la dynamique identificatoire avec le passé la condition *sine qua non* de l'interprétation réussie: la reconstitution du contexte originel se révèle impossible, puisque chaque acte (expérience) de compréhension est considéré comme impliquant la précompréhension⁷ qui, elle aussi, est toujours conditionnée historiquement. La distance temporelle n'empêche plus l'entendement adéquat: l'idée de ce dernier inclut désormais celle d'appropriation/actualisation du sens, constitutives de tout acte interprétatif. Une autre idée vient s'ajouter, revalorisant autrement encore la notion de distance: la compréhension ne peut se réduire à l'acte psychologique de l'empathie, puisque la connaissance a besoin d'un contexte de connaissance, et que la compréhension de ce contexte nécessite, outre l'empathie, une prise de distance maximale⁸.

3. TOPOGRAPHIE DES MALENTENDUS⁹: VERS UNE APPROCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE

C'est à l'intérieur de ce paradigme herméneutique post-heideggérien que se place la réflexion des chercheurs dans le recueil *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*¹⁰, s'interrogeant sur les fondements épistémologiques de la mésinterprétation.

Comme le montrent judicieusement plusieurs auteurs du recueil, dans le contexte pragmatique – celui qui se définit par le paradigme fonc-

⁷ «L'anticipation de sens, qui guide notre compréhension d'un texte, n'est pas une opération de la subjectivité, mais reçoit sa détermination de la solidarité qui nous lie à la tradition» (Starobinski 1970, p. 31).

⁸ Cf., par exemple, Kosikov 1998, p. 19-21.

⁹ Le propos fondateur de Rilke sur la réception d'une œuvre et d'un écrivain dont la gloire ne représente que «la somme de tous les malentendus» se formant autour «d'un nom nouveau» est pris comme épigraphe par les éditeurs du recueil *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique* (Clément, Escola [éd.], 2003). Cette citation fait pendant à la célèbre réflexion de Baudelaire: «Le monde ne marche que par le malentendu. – C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. – Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder» (Baudelaire 1897 [1961, p. 1297]).

¹⁰ Clément, Escola (éd.), 2003.

tionnel –, le malentendu est un outil stratégique, un moyen puissant de légitimer son propre discours critique en dénonçant les erreurs et les incohérences des discours antérieurs. De ce point de vue, la mécompréhension n'est explicitée que pour être dénoncée, rattrapée et corrigée.

Les exemples donnés par les auteurs sont nombreux et variés. La réflexion sur le contexte intellectuel russe en a donné récemment un autre, emblématique des accidents du parcours: la volonté de dissiper un malentendu peut aboutir au résultat inverse et engendrer d'autres erreurs.

Si V. Jankélévitch écrit que mécomprendre «c'est savoir la lettre sans comprendre l'esprit»¹¹, l'ouvrage *Bakhtine démasqué: Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*¹² prend le risque de s'aventurer sur des chemins où le lieu de production de malentendus est conditionné par l'intention de comprendre l'esprit sans appréhender la «lettre» – ceci au pied de la lettre. Le phénomène «Bakhtine» (considéré par les auteurs comme un grand malentendu de l'histoire littéraire du XX^{ème} siècle) est dénoncé à travers le renversement de la donne qui vise à faire basculer vers l'autre extrême le paradigme existant (comme dit encore Jankélévitch «le verso devient le recto»): on s'est longtemps demandé si Bakhtine avait publié sous d'autres noms (Medvedev, Volochinov), alors que, comme le montre l'ouvrage des universitaires genevois, l'aberration à dénoncer gisait ailleurs – dans l'incapacité et l'impuissance intellectuelles du philosophe russe qui a largement exploité et usurpé le potentiel intellectuel de son entourage.

Or, cette dénonciation se place sur un terrain lui-même trop propice, on le sait, aux malentendus: celui de la traduction¹³. L'analyse textologique-comparatiste des œuvres de Bakhtine et de celles signées Volochinov et Medvedev implique la médiation de plusieurs traducteurs ayant transposé le russe en français, en anglais et en italien. Les erreurs sont nombreuses, S. Zenkine en a signalé quelques-unes qui témoignent régulièrement non seulement d'une maîtrise insuffisante de la langue d'origine, mais également d'une connaissance partielle du contexte historique et culturel¹⁴.

Par ailleurs, nombreux sont les contextes où un autre terme-clef de la théorie de l'interprétation vient étoffer le paradigme du malentendu: la «surinterprétation». De ce point de vue, certains exemples proposés par Vincent Jouve dans «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation» (*Plateforme* de Michel Houellebecq comme texte antimusulman, par exemple¹⁵) se rangent facilement sous cette définition, mais on peut en ajouter bien d'autres. Lire *La Justification*, premier roman

¹¹ Jankélévitch 1957 [1980, p. 17].

¹² Bronckart, Bota 2011.

¹³ Comme le note Luzius Keller, «réfléchir sur les malentendus en matière de traduction présuppose en premier lieu une théorie non pas au sens courant du terme, mais au sens étymologique de *theōria*, de procession ou de défilé [...] une *theōria* comme la parade de maldresses» (Keller 2003, p. 33).

¹⁴ Cf. Zenkine 2011.

¹⁵ Jouve 2003.

de l'écrivain russe contemporain Dmitrij Bykov (membre actif de l'opposition), comme une nostalgie élégiaque du régime soviétique ou voir en Alexandre Pouchkine un précurseur fervent de la révolution bolchevique de 1917 – toutes ces démarches interprétatives relèvent de la même volonté de projeter sur le texte une grille de valeurs artificielle, semble-t-il, et ceci souvent afin de soumettre la littérature à des fins idéologiques.

Or, si le rapprochement entre les termes de malentendu et de surinterprétation est possible et si la série synonymique en inclut généralement d'autres (mécompréhension, mésinterprétation, mésentente, mélecture...), c'est parce que tous ces termes fonctionnent à l'intérieur d'un même paradigme épistémologique, celui qui se fonde sur l'idée de la transativité du langage subordonné au sens qui préexiste (ou «un possible calcul du sens»¹⁶, selon l'expression de Georges Molinié) à la volonté interprétative et qui doit servir à réguler, à assurer le contrôle de cette dernière, en l'empêchant de se déployer d'une manière imprévisible et anarchique.

Le lieu d'ancrage de ce sens prédéterminé est celui de la genèse du malentendu. V. Jouve, parlant des lieux de production de ce dernier, montre que le discours de réfutation peut se situer à différents niveaux. Le niveau le plus traditionnel est celui de l'intention auctoriale. La mécompréhension serait alors conditionnée par le statut orphelin du texte littéraire se libérant de la tutelle de son auteur et perdant le contrôle de ses lecteurs qui transgresseraient alors l'intention originelle¹⁷.

Le malentendu peut également se produire et être dénoncé là où les droits du texte seraient transgressés par-delà les droits de son créateur (niveau de «l'autorité du texte» lui-même, selon V. Jouve): quand on le lit trop littéralement sans déchiffrer l'implicite ou, au contraire, quand on se noie dans la lecture entre les lignes sans voir le sens littéral¹⁸.

Or, cette topographie¹⁹ proposée par V. Jouve n'acquiert tout son sens qu'en dépassant le statut d'un simple état de lieu et en nous faisant revenir aux interrogations épistémologiques sur la légitimité de la distinction entre la bonne et la mauvaise lecture.

En effet, selon l'auteur de «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», les critères pour définir un malentendu dans le cas du choix de la stratégie lectorielle (une lecture littérale / une lecture visant l'implicite) ne peuvent être considérés comme objectifs et stables, car on peut «se prévaloir du choix – et contradictoirement – de la littéralité du texte ou, au contraire, du langage indirect qui le constitue et invite à dépasser la myopie de la lecture littérale»²⁰. De même, V. Jouve est loin de rejeter ce que la théorie littéraire du XX^{ème} siècle, s'étant largement et mas-

¹⁶ Molinié 2003, p. 188.

¹⁷ Jouve 2003, p. 194.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ ... dont les origines s'enracinent dans une époque bien antérieure aux temps modernes (cf. à ce sujet, par exemple, Compagnon 1998, p. 59, 61).

²⁰ Jouve 2003, p. 196.

sivement appliquée à la destruction de «the intentional fallacy», tient pour une de ses grandes «victoires».

Mais le principal paradigme conceptuel qui fonde le scepticisme critique de V. Jouve envers la dénonciation d'une mauvaise approche du texte est basé sur l'idée d'un «caractère différé de la communication littéraire»²¹ et pour lui – par analogie avec l'expérience communicative quotidienne dans laquelle le malentendu apparaît là où le locuteur et l'auditeur ne se réfèrent pas au même contexte – toute lecture est par définition un malentendu²², puisque quand on lit et quand on interprète, on recontextualise forcément²³.

Une telle vision de l'interprétation est génétiquement liée (et, de ce point de vue, les références aux ouvrages de Sperber et Wilson ne font qu'évoquer, semble-t-il, les sources intermédiaires) au tournant ontologique et méthodologique de la pensée phénoménologique (post)heideggerienne. Cette dernière, tout en traçant dans ses débuts les voies d'une fusion empathique entre le «je» du récepteur et le «tu» du créateur et en finissant par mettre en doute la validité de cette voie, a bien démontré également les limites de l'empathie en sens inverse et l'impossibilité – à l'échelle des siècles – de la projection exigée par l'utopie rationaliste d'un La Bruyère: «Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible»²⁴.

Cependant, face aux conclusions auxquelles parvient V. Jouve, on peut se demander dans quelle mesure ce discours de la dénonciation de la légitimité du discours dénonçant le malentendu n'aboutit pas en fin de compte, lui aussi, à un malentendu. Dans la partie finale de l'article, l'auteur, bien que manifestement guidé par un bon sens théorique, entre en contradiction avec les idées exposées précédemment. Si l'on met des limites à la part subjective de l'interprétation – ce que fait l'auteur, en l'occurrence, lorsqu'il se demande «à quelles conditions la part subjective de toute lecture est tolérable»²⁵ et propose trois principes de fonctionnement interprétatif dans le cadre du contact personnel du texte –, on part forcément de l'idée que l'interprétation qui transgresse ces limites et n'obéit pas aux trois principes énoncés est «incorrecte». Si l'on parle de «lecture légitime», on postule par là même l'immanence et l'inéluçabilité d'une lecture illégitime qui «entend mal» le texte.

²¹ *Ibid.*, p. 198.

²² «Le malentendu radical serait-il le régime moderne de la signification?» – écrit un autre auteur du recueil cité (Molinié 2003, p. 189).

²³ Jouve 2003, p. 198.

²⁴ *Les Caractères*, I, «Des ouvrages de l'esprit»; cité dans Starobinski 1961 [1999, p. 95].

²⁵ Jouve 2003, p. 199.

Or, l'histoire des débats sur la théorie de l'interprétation et de la signification (de quelle manière et selon quelles modalités doit se construire le discours métalittéraire sur les malentendus? Dans quelle mesure l'acte de dénoncer une lecture erronée est-il légitime, etc.?) a connu une approche qui, tout en postulant l'ouverture radicale de l'œuvre face à la pluralité et à la diversité des démarches interprétatives, semble néanmoins éviter tout piège d'argumentation quand il est question d'en «sanctionner» certaines.

Il s'agit de l'approche qu'Umberto Eco a formulée en 1990 dans ses trois conférences intitulées «Interprétation et histoire», «La surinterprétation des textes», «Entre l'auteur et le texte»²⁶, et qui s'est heurtée à une réfutation radicale de la part du philosophe américain néo-pragmatiste Richard Rorty. Ainsi est née une des controverses les plus emblématiques, tant du point de vue épistémologique que méthodologique, sur les limites de l'interprétation et ses malentendus.

4. UMBERTO ECO VS RICHARD RORTY

Umberto Eco relie, à travers «un voyage archéologique», l'idée (post)moderne de glissement continu de sens et celle d'infinité d'interprétations lui étant consubstantielle, au modèle hermétique classique dans lequel la plénitude de la signification n'est jamais accessible: la découverte d'un sens implique la recherche d'un autre et la signification ne peut se définir que comme une quête infinie et indéfinie d'elle-même. Dans le modèle hermétique qui se base sur l'idée de sympathie et d'analogie universelles et fait exploser le modèle du rationalisme grec, avec ses principes d'identité, de non-contradiction et du tiers exclu, la recherche de la vérité et du sens caché ne fait que «déplacer ailleurs le secret»²⁷. «Dans un univers dominé par la logique de la similitude [...], l'interprète a le droit et le devoir de supposer que ce que l'on pensait être la signification d'un signe est en fait le signe d'une signification de plus»²⁸.

De même, un texte n'étant pas soumis à une signification «unique et préexistante», «transcendantale»²⁹, se présente comme une potentialité d'interconnexions infinies que le lecteur recherche et construit à sa guise sans que le processus n'en soit jamais achevé. Si le secret d'un texte réside en son néant, c'est parce que le nombre de secrets qu'il recèle est justement infini.

Néanmoins, Eco qui, vingt ans auparavant, était un des théoriciens les plus énergiques à défendre les droits des lecteurs dans la production du sens, s'oppose en 1990 à Cambridge à ce qu'il considère comme une ap-

²⁶ Eco 1992c [1996].

²⁷ Eco 1992b [1996, p. 32].

²⁸ Eco 1992d [1996, p. 43].

²⁹ Eco 1992b [1996, p. 35].

propriation (voire une usurpation) biaisée, non adéquate de la notion de «sémiosis illimitée».

Pour lui, l'ouverture de l'œuvre à l'infini des interprétations ne signifie point l'absence des normes de ces dernières et «ne veut pas dire que tout acte d'interprétation est à même de s'achever de manière réussie»³⁰. U. Eco emprunte la voie inverse de celle qu'explore V. Jouve: considérant tout aussi bien qu'il ne peut y avoir de critères pour établir une (la) bonne lecture-interprétation textuelle, celui-ci souscrit en revanche à l'idée qu'il en existe pour en stigmatiser une mauvaise – un *misreading* ou ce qu'il appelle la surinterprétation.

Eco montre très bien comment, à l'intérieur du modèle de la pensée hermétique qui s'est écartée du rationalisme grec et latin et ne s'appuie plus sur la représentation linéaire du temps, naît le mécanisme même du malentendu de l'interprétation et de la surinterprétation. «Le principe rationaliste du *post hoc, ergo propter hoc* est remplacé par celui du *post hoc, ergo ante hoc*»³¹. Dans «le court circuit» que met en place ce mécanisme, le résultat est vu comme «la cause de sa propre cause»³², ce qui permet, par exemple, à Gabriel Rossetti de poursuivre avec insistance la recherche des symboles maçonniques-rosicruciens (notamment, la rose, la croix et le pélican) chez Dante et, dans «sa chasse désespérée et [...] pathétique aux oiseaux», de les ranger tous dans la famille des pélicans, même ceux qui apparaissent comme des images de Béatrice³³.

Il est clair que ce mécanisme de la surinterprétation dont parle Eco rappelle la technique de la lecture anachronique qui, à son tour, est génétiquement liée aux méthodes de l'interprétation allégorique visant à doter de sens nouveaux les textes anciens. De ce point de vue, la technique interprétative moderne qui analyserait *La chute de la maison Usher* à travers le prisme de la critique écologique ou des notions d'entropie et de trou noir, pourrait, dans un sens, être rapprochée de celle d'un Homère ou d'un Ovide à travers la grille des valeurs chrétiennes.

Certes, cette analogie n'est que partielle: la réinterprétation des textes, ainsi que l'explication de la logique et du déroulement de l'histoire sont soumises, dans le paradigme chrétien, au principe téléologique, ce qui n'est évidemment pas le cas de la critique moderne. Cependant, le mécanisme de fonctionnement – l'effet agit sur ses propres causes³⁴ – reste le même et sa définition permet à Eco, d'une part, de faire la distinction entre l'utilisation du texte (ne représentant qu'un stimulus pour la propre médiation de l'interprète) et son interprétation (exigeant un respect des contraintes imposées par le texte comme, par exemple, «son arrière-plan cultu-

³⁰ *Ibid.*, p. 22.

³¹ *Ibid.*, p. 31.

³² Eco 1992d [1996, p. 46].

³³ *Ibid.*, p. 53.

³⁴ Eco 1992b [1996, p. 30].

rel et linguistique»³⁵) et, d'autre part, d'esquisser les critères qui définissent certaines lectures comme des *misreading*.

Eco fait intervenir cette notion en relation avec «les défauts élémentaires» de la sémiotique hermétique qui consistent à faire fonctionner le mécanisme d'analogie (lequel, une fois enclenché, risque de ne jamais s'arrêter) en tombant dans le piège des similitudes non significatives, mais fortuites et aléatoires³⁶. Ces dernières conditionnent la différence entre une lecture sensée et la surinterprétation qui, au lieu de reconnaître la parenté minimale des réalités mises en relation, vise à obtenir du rapprochement «le maximum» interprétatif possible.

À quiconque souscrit à cette idée, il faut ce que Gadamer appelle «un point d'ancrage»³⁷ par rapport auquel le détournement de sens peut justement être constaté. Eco le trouve dans le concept d'*intentio operis* – l'intention de l'œuvre qui se démarque aussi bien de l'*intentio auctoris* (qui précède le texte) que de l'*intentio lectoris* (qui, pour emprunter à Barthes sa formule, décode, aussi bien que sur-code le texte), mais, tout en représentant une instance de contrôle et de limitation de cette dernière, se place avec elle dans un rapport dialectique.

Chez Eco, la notion d'*intentio operis* est opératoire à plusieurs niveaux.

Elle fonctionne en premier lieu comme une stratégie textuelle qui, dans sa portée sémiotique, peut être définie à partir, par exemple, des bases «des conventions stylistiques admises», comme dans le cas de l'histoire dont le début «Il était une fois», nous oblige – et ceci indépendamment des itinéraires que choisit l'interprétation – à admettre que le texte commence (ou feint de commencer) à la manière d'un conte de fées³⁸. Ce raisonnement d'Eco et l'exemple l'illustrant peuvent s'accompagner de nombreux autres. Si, dans quelques siècles, un spécialiste de la littérature russe des XIX^{ème}-XX^{ème} siècles trouvait *Roman* de Vladimir Sorokine amputé de ses cent dernières pages, il pourrait construire n'importe quelle théorie interprétative (même celle qui lui ferait supposer le fondement ironique du roman et le pousser à reconstruire ces pages manquantes), mais il ne pourrait nier que le texte sorokien reproduit les fonctions opératoires (procédés stylistiques, rhétoriques), ainsi que les contraintes logiques, narratives et génériques propres à la littérature russe classique du XIX^{ème} siècle, notamment à son modèle tourguénievien.

En tant que stratégie textuelle, l'*intentio operis* sous-entend chez Eco l'idée d'une certaine cohérence intrinsèque au texte caractérisé par ailleurs par «un système de significations sous-jacent original»³⁹. Et c'est cette cohérence textuelle interne, exigeant du lecteur la reconnaissance

³⁵ Eco 1992a [1996, p. 62].

³⁶ Eco 1992d [1996, p. 44].

³⁷ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

³⁸ Eco 1992d [1996, p. 59].

³⁹ *Ibid.*, p. 58.

d'une isotopie sémantique adéquate (l'intention du texte étant toujours le résultat «d'une conjecture de la part du lecteur»⁴⁰) qui assure et contrôle celle de l'interprétation, empêchant ses excès.

Mais en second lieu et, dirions-nous, en dernier recours, cette notion d'*intentio operis* semble représenter pour Eco une arme ultime pour défendre l'œuvre littéraire en tant que lot de données matérielles et d'éléments textuels précis lui conférant une certaine «choséité», la présentant comme une réalité immanente et comme non entièrement construite par sa réception. Le texte en tant que résultat d'un choix qui se réalise toujours dans une direction et non dans une autre, qui privilégie des formes, structures, agencements et dispositions par rapport à tous les autres possibles, est une réalité qu'Eco qualifie d'«embarrassante» au sens des contraintes que ce choix impose au lecteur. Le célèbre exemple de la lettre – qui, contenant l'indication du nombre de figues dans un panier, est mise dans une bouteille, jetée dans l'océan et découverte plusieurs années plus tard – est emblématique de la démarche épistémologique d'Eco. Ayant perdu tout pouvoir référentiel, cette lettre, tombant entre les mains d'un étudiant en sémiotique, peut donner lieu à plusieurs interprétations sophistiquées, à la construction d'une multitude de significations symboliques et allégoriques (figues renvoyant à un inquiétant présage, par exemple), mais ne peut pas être lue comme s'il s'agissait «des pommes ou des licornes»⁴¹.

La réflexion d'Eco défendant les droits du texte – ordonnée et cohérente, imagée et convaincante pour tous ceux qui acceptent ces prémisses épistémologiques et méthodologiques – contient cependant un développement qui pourrait être perçu comme vulnérable. C'est ainsi, en tout cas, que l'interprétaient ses adversaires intellectuels (notamment R. Rorty) qui s'en sont servis comme d'une échappatoire pour regretter un allié potentiel.

Dans sa deuxième conférence «La surinterprétation des textes», Eco laisse croire à un moment bien précis et délimité de son raisonnement – quand il parle du «vieux et encore valide “cercle herméneutique”»⁴² – qu'au fond, il ne fait pas de distinction entre le mécanisme régissant la surinterprétation et celui qui met en marche l'interprétation tout court: la logique du *post hoc, ergo ante hoc* coïnciderait-elle complètement avec celle du cercle herméneutique?

Or, si l'on recourt à la méthode d'interprétation préconisée, sur les traces vénérables d'Augustin, par l'auteur lui-même, on verra que ce passage de la conférence ne supporte pas le contrôle du texte en tant que tout cohérent, que la partie qui pourrait être comprise comme une faille argumentative est contestée comme telle par plusieurs autres parties du même texte. Les trois conférences d'Eco s'avèrent être une défense, certes implicite, des fondements épistémologiques de l'interprétation propres à la pensée herméneutique d'un Ricœur ou d'un Gadamer, qui, tout en voyant dans

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Eco 1992b [1996, p. 39].

⁴² Eco 1992d [1996, p. 59].

la dynamique d'appropriation et d'actualisation constante du sens la particularité constitutive de tout acte d'interprétation, postulent l'émergence de la signification à travers des interférences subtiles entre la distance et l'empathie, la proximité et la dissemblance. Eco, en plusieurs endroits de ses conférences, souscrit à l'idée que dans chaque acte interprétatif, la «choséité» objective du texte est confrontée au regard particulier et unique du récepteur et que la surinterprétation en tant que mésentente du texte littéraire – qui, certes, peut donner lieu à «d'heureuses découvertes» (toujours de nature sérendipitaire) – en fin de compte «ne se soucie que d'elle-même»⁴³, puisque le point de départ est le même que celui d'arrivée: la propre méditation de l'interprète. Elle serait, dans cette perspective, engendrée par l'incapacité (ou le non-vouloir) de maintenir l'équilibre fragile entre l'étranger et le propre, de rompre la dynamique du processus dialectique dans lequel la différence se trouve réévaluée par le «propre» et «le propre» par la différence.

L'offensive de R. Rorty⁴⁴, à la fois anti-herméneutique et anti-formelle⁴⁵, est dirigée contre la différenciation – proposée par Eco et que le néo-pragmatiste américain traite d'essentialiste – entre interprétation et usage, ainsi que contre l'idée d'un texte en tant que «présence sûre, le point auquel nous pouvons nous cramponner»⁴⁶.

Ce que Roland Barthes appelle «la sémiologie négative» ou «apophatique» (possibilité d'attribuer au signe «des caractères positifs, anhistoriques, acorporels... »⁴⁷) devient, dans la démarche radicale d'un Rorty, la négation de la nature réelle des choses, le refus de doter le texte, en tant qu'objet d'interprétation, de qualités objectives, fondamentales, intrinsèques. En effet, si pour Eco l'œuvre littéraire, représentant un «lot embarrassant de données matérielles»⁴⁸, possède intrinsèquement une cohérence textuelle interne qui, elle, doit justement empêcher le déploiement anarchique des interprétations, pour Rorty, la cohérence du texte n'existe pas en dehors du discours interprétatif qui, se trouvant à l'origine de cette dernière, la construit. La cohérence n'est pas une qualité intrinsèque – objective – du texte littéraire, mais toujours le produit d'un discours méta-textuel se présentant comme une «manière de décrire ces marques et ces bruits qui les place en relation avec les autres choses dont nous parlons avec intérêt»⁴⁹. La chose dont on parle n'existe qu'à travers ce que nous en disons sur le moment et la nature du texte est, par conséquent, formée par le contexte de sa perception.

⁴³ Eco 1992b [1996, p. 22].

⁴⁴ Rorty 1992 [1996].

⁴⁵ Face à un texte, Rorty n'accepte ni la recherche de ses sens cachés ni la volonté d'«atteindre son ossature» (cf. Genette 1976, p. 158).

⁴⁶ Eco 1992a [1996, p. 80].

⁴⁷ Barthes 1978 [1989, p. 35-36].

⁴⁸ Eco 1992b [1996, p. 22].

⁴⁹ Rorty 1992 [1996, p. 89].

En d'autres termes, Rorty conteste l'idée de l'interprétation telle qu'elle apparaît dans la tradition herméneutique – un processus de «va-et-vient» entre le propre et l'étranger – mais la remplace par celle d'utilisation qui, elle, est entièrement soumise à la volonté du lecteur et exclut ainsi toute éventualité de détournement du sens, de mésinterprétation.

Cette approche du philosophe américain suscite bien des interrogations dont une partie concerne les fondements ontologiques de son paradigme, tandis qu'une autre porte sur les modalités de la construction de son discours épistémologique.

Énumérons-en quelques-unes.

Fidèle à son élan anti-essentialiste qui refuse au sens toute substantialité, Rorty affirme que le texte n'est qu'un stimulus «qui rend relativement difficile ou facile de se convaincre ou de convaincre les autres de ce que l'on était immédiatement enclin à en dire»⁵⁰. Il suffirait d'un léger coup de pouce pour que le sens de cette phrase soit ramené à l'idée que tout peut être dit à propos de n'importe quel texte, que l'effort déployé n'est pas le problème. Or, l'évocation de ce dernier implique nécessairement l'idée de la résistance: certains textes se prêteraient-ils mieux à nos raisonnements que d'autres? Or, comment est-ce possible, si, toujours selon Rorty, les textes ne possèdent pas de nature⁵¹?

La même interrogation surgit à la lecture des réflexions finales de Rorty qui plaide en faveur de la «critique inspirée» au détriment de la «critique méthodique». La première est le résultat de la rencontre avec le texte qui bouscule «l'ordre de ses priorités et de ses fins»⁵², inspire de l'amour ou de la répulsion à son récepteur. En se rangeant dans le camp de ce type de critique et en prenant des précautions pour qu'elle ne soit pas confondue avec la «critique humaniste traditionnelle»⁵³, Rorty présente comme un accomplissement logique de ces raisonnements antérieurs une idée qui, en réalité, ne fait que les remettre en cause. La contradiction est bien là: une fois de plus, comment les textes peuvent-ils inspirer de l'amour ou de la haine, s'ils ne possèdent aucune nature propre?

Enfin, la dernière interrogation concerne la construction et le fonctionnement du discours épistémologique de Rorty. Si «[...] toutes les descriptions [...] sont évaluées en fonction de leur capacité en tant qu'instruments répondant à divers usages, plus que par leur fidélité à l'objet décrit»⁵⁴, pourquoi se défendre d'une manière aussi virulente contre la démarche essentialiste qui, au fond, ne répondrait qu'à une utilisation bien particulière – mais une parmi tant d'autres – du texte littéraire? L'approche substantialiste aurait dû – selon la logique même du paradigme épistémologique rortien – être attaquée non pas dans son essence même, mais en tant

⁵⁰ *Ibid.*, p. 94.

⁵¹ *Ibid.*, p. 96.

⁵² *Ibid.*, p. 98.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 84.

que liée à un usage qui, à son tour, aurait pu être évalué en fonction de son actualité, son efficacité et son utilité. Faute de quoi, la méthodologie entre en contradiction avec l'ontologie, ce qui, en fin de compte, est bien le cas, nous semble-t-il, du discours de Rorty.

5. CONCLUSION

Un retour sur la controverse Umberto Eco / Richard Rorty et l'interrogation sur la cohérence et les limites de leurs deux paradigmes diamétralement opposés permet une «mise à nu» des fondements ontologiques et épistémologiques du discours métalittéraire sur le malentendu / la surinterprétation. Le croisement, ou plutôt la confrontation de ces deux approches théoriques, nous fait revenir à la problématisation – qui se trouve par ailleurs, dans une perspective plus générale, au centre de la réflexion critique de la seconde moitié du XX^{ème} siècle – de l'objet même d'interprétation qu'est le texte littéraire.

La question du malentendu et de la surinterprétation subsiste là où l'on continue à chercher un paramètre, un «point d'ancrage»⁵⁵ extérieur ou intérieur qui, pour emprunter à Barthes sa formule, «doit borner l'extravagance du critique»⁵⁶ en garantissant une (certaine) stabilité de sens.

Comme on a pu le constater, cette stabilité peut être considérée comme maximale: dans l'intentionnalisme de la démarche herméneutique d'un Schleiermacher, le sens apparaît comme intentionnel et objectif, et sa reconstruction, excluant tout malentendu, peut se réaliser grâce aux méthodes de sympathie et de divination.

Mais cette stabilité peut ne pas rimer avec l'univocité du sens, elle peut être minimale comme dans la tradition herméneutique ultérieure qui révisé les notions d'objectivité et d'intentionnalité, ouvre le texte à la pluralité de significations sans pour autant renverser radicalement le socle épistémologique – même s'il n'y a pas de possibilité d'accéder au sens originel et unique (d'un certain point de vue, il n'existe plus, il s'agit d'un «sens défunt»⁵⁷), le «point d'ancrage»⁵⁸ est toujours là, mais cette fois-ci, quittant «l'esprit de l'artiste»⁵⁹, il se rattache au texte lui-même. Il «trace les limites de l'interprétation en faisant valoir que le texte confirme certaines attributions de sens et en contredit d'autres»⁶⁰, – écrit P.-V. Zima à propos d'Eco qu'il situe entre Greimas et Barthes⁶¹.

⁵⁵ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

⁵⁶ Barthes 1966 [1999, p. 18].

⁵⁷ Gadamer 1960 [1996, p. 186].

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Zima 2004.

⁶¹ Cf. Mondémé 2007.

Enfin, la dissipation du malentendu et de la surinterprétation en tant que notions opératoires d'analyse littéraire est liée à un basculement épistémologique remettant en question aussi bien l'idée de l'adéquation – maximale ou minimale – de l'interprétation à son propre objet, que celle de la nature stable et substantielle de ce dernier. Si le texte n'est pas une chose en soi, une fin valant pour elle-même⁶², et dès l'instant où l'on y voit une réalité qui ne préexiste pas à la description mais est créée par cette dernière⁶³ et ne représente donc qu'un «support neutre sur lequel les redescriptions prolifèrent»⁶⁴, la question du détournement du sens perd – en l'absence de «point d'ancrage» – toute sa substantialité et sa légitimité.

Ainsi les notions de malentendu et de surinterprétation se trouvent-elles liées, en fin de compte, à l'interrogation sur la finalité de l'interprétation – est-elle «une démarche axée sur la production d'un savoir, la compréhension d'un artefact et de ses données»⁶⁵, ou, sans viser une compréhension et une explication, «une appropriation de l'œuvre source»⁶⁶, ne se revendique-t-elle pas plutôt comme une pure créativité, donnant naissance à un nouvel artefact. Il est clair qu'à l'intérieur de cette seconde conception, la question: «peut-on mal entendre un texte littéraire?» ne peut être considérée – du point de vue épistémologique – que comme un malentendu.

© Anastasia de La Fortelle

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTHES Roland, 1966 [1999]: *Critique et vérité*. Paris: Seuil, 1999
- , 1978 [1989]: *Leçon*. Paris: Seuil, 1989
- BAUDELAIRE Charles, 1897 [1961]: «Mon cœur mis à nu», in Ch. Baudelaire *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 1271-1302
- BRONCKART Jean-Paul, BOTA Cristian, 2011: *Bakhtine démasqué: Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève: Droz
- CLÉMENT Bruno, ESCOLA Marc (éd.), 2003: *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. St-Denis: Presses Universitaires de Vincennes

⁶² Cf. Rorty 1992 [1996, p. 97].

⁶³ Toutes ces questions sont bien évidemment abordées à travers l'idée de la *différance* par le paradigme déconstructiviste que nous avons dû laisser de côté afin de mettre en valeur la controverse Eco/Rorty, plus emblématique dans le cadre de la réflexion sur le malentendu et la surinterprétation.

⁶⁴ Mondémé 2007.

⁶⁵ Lavocat 2015.

⁶⁶ *Ibid.*

- COMPAGNON Antoine, 1998: *Le Démon de la théorie*. Paris: Seuil
- ECO Umberto, 1992a [1996]: «Entre l'auteur et le texte», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 61-81
- , 1992b [1996]: «Interprétation et histoire», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 21-41
- , (avec la participation de) RORTY Richard, CULLER Jonathan, BROOKE-ROSE Christine, 1992c [1996]: *Interprétation et surinterprétation*. Paris: Presses Universitaires de France, 1996
- , 1992d [1996]: «La surinterprétation des textes», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 41-61
- EICHENBAUM Boris, 1925 [2001]: «La théorie de la "méthode formelle"», in Tz. Todorov (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*. Paris: Seuil, 2001, p. 29-75
- GADAMER Hans-Georg, 1960 [1996]: *Vérité et méthode*. Paris: Seuil, 1996
- , 1982: *L'art de comprendre. Écrits I, Herméneutique et tradition philosophique*. Paris: Aubier Montaigne
- GENETTE Gérard, 1976: *Figures I*. Paris: Seuil
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, 1957 [1980]: *Le Je-ne-sais-quoi et le presque rien*, vol. 2: *La méconnaissance et le malentendu*. Paris: Seuil, 1980
- JOUVE Vincent, 2003: «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 191-202
- KELLER Luzius, 2003: «Les maladresses du traducteur: mal entendu ou mal compris?», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 33-45
- KOSIKOV Georgij Konstantinovič, 1998: *Ot strukturalizma k post-strukturalizmu*. Moskva: Rudomino [Du structuralisme au post-structuralisme]
- LAVOCAT Françoise, 2015: «L'interprétation: engagements, pratiques, idéologies», in *Fabula Lht*, 2015, № 14, 2015 (<http://www.fabula.org/lht/14/presentation.html>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- MOLINIÉ Georges, 2003: «Malentendu et jugement doxique», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 183-190
- MONDÉMÉ Thomas, 2007: «L'acte critique: autour de Rorty et de Barthes», in *Tracés, Revue de sciences humaines*, 2007, № 13 (<https://traces.revues.org/313>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- RORTY Richard, 1992 [1996]: «Le parcours du pragmatiste», in Eco (avec la participation de Rorty, Culler, Brooke-Rose) 1992c [1996], p. 81-101
- SCHLEIERMACHER Friedrich Daniel Ernst, 1819 [1987]: *Herméneutique*. Paris: Éditions du Cerf – P.U.L., 1987
- STAROBINSKI Jean, 1961 [1999]: «Se mettre à la place», in J. Starobinski *L'œil vivant*. Paris: Gallimard, 1999, p. 93-129
- , 1970: «Leo Spitzer et la lecture stylistique», in L. Spitzer *Études de style*. Paris: Gallimard, p. 7-39

- ZENKINE Serge, 2011: «Jean-Paul Bronckart, Cristian Bota, Bakhtine démasqué», in *Cahiers du monde russe*, 2011, № 52/4 (<https://monde-russe.revues.org/7509>; site consulté le 1^{er} mars 2016)
- ZIMA Pierre-Vaclav, 2004: *Critique littéraire et esthétique*. Paris: L'Harmattan